

ble qu'il fût en ce climat, ne suffit pas à ses généreuses ambitions de missionnaire. Bientôt elle trouva moyen de se donner entièrement aux noirs, aux plus misérables et plus délaissés d'entre eux, particulièrement aux femmes vieilles, malades, infirmes, dont, suivant l'expression d'un témoin, " personne ne voulait plus ". Bien que dépourvue de toutes ressources personnelles, elle parvient à établir pour ses vieilles une sorte d'hôpital auquel elle joint un dispensaire aussitôt très fréquenté, puis une léproserie, se réservant à elle seule, à cause de la contagion, le pansement des plaies et le lavage des linges. Ce n'est pas encore assez : l'hôpital prend ses matinées : mais, dans la soirée, il lui reste quelques heures libres ; elle les emploie à battre le pays à la recherche des malheureux. Elle est arrivée à parler couramment la langue des indigènes. Rien ne l'arrête, ni le soleil meurtrier, ni les bêtes fauves, ni les sauvages plus féroces encore. Elle passe active et sereine sans autre arme que son chapelet, là où les Européens craignent de s'aventurer. M. de Brazza raconte quel fut son étonnement quand, en 1873, jeune officier de marine et déjà poussé par le démon de l'exploration, il s'était hasardé loin de la côte et avait aperçu tout à coup devant lui, au détour d'un sentier, une religieuse marchant tranquillement avec deux petites négresses ; c'était la sœur Saint-Charles.

" Dans ses expéditions, les aventures ne lui manquaient pas. Un jour, en pleine forêt, elle rencontre une femme malade, incapable de marcher et abandonnée des siens. Elle n'hésite pas, la charge sur son dos, fait plusieurs lieues avec ce fardeau et la dépose triomphante

dans son hôpital où elle la soigne et la guérit. Une autre fois, appelée auprès d'une mourante, elle est arrêtée par une rivière dont les eaux grossies ne permettent plus le passage à gué. Deux indigènes consentent à la prendre dans leur pirogue, mais le courant est trop fort, la pirogue chavire. Sœur Saint-Charles, entraînée par le flot, parvient à s'agripper à un rocher au milieu du fleuve. Les noirs se sont enfuis. Elle est seule. Toute la journée, sous un soleil de feu, elle attend un secours qui ne vient qu'à la nuit. Aussitôt délivrée, son premier soin n'est pas de regagner sa demeure, mais de courir auprès de la malade qui l'a demandée, et elle ne rentre chez elle qu'après avoir pleinement accompli sa mission de charité."

—  
" Adèle Choiseau est une Parisienne du faubourg Saint-Antoine, petite ouvrière mécanicienne en chapellerie, corps chétif, mais grand cœur. Encore enfant, entre un père trop souvent oublieux de ses devoirs et une mère malade, elle aide et supplée au besoin de cette dernière. En 1883, sa mère est retenue pendant trois mois à l'hôpital ; Adèle, qui a onze ans, tient le ménage et sert de mère à ses trois frères plus jeunes. Souvent le père ne rentrerait qu'à deux heures de la nuit. " La pauvre petite, rapporte sa mère, avait peur toute seule ; elle n'avait pas grand'chose à manger et pas de feu ; en attendant son père, elle faisait ses devoirs de classe." Entrée à douze ans en apprentissage, elle se charge de travaux supplémentaires pour gagner quelques sous et amasse ainsi, péniblement, 20 francs à la Caisse d'Épargne. Son père tombe malade ; elle sacrifie,